

PIERRE LE CRUEL  
(1839)



ALEXANDRE DUMAS

# Pierre le Cruel

LE JOYEUX ROGER  
2013

Cette édition a été établie à partir de celle de Michel Lévy frères, Paris, 1866, intitulée *Jehanne la Pucelle*, et qui contient également *Praxède* et *Pierre le Cruel*.

Nous en avons respecté l'orthographe, mais rectifié la ponctuation à plusieurs endroits.

L'illustration de la page 2 est tirée de l'édition Le Vasseur des œuvres de Dumas.

ISBN : 978-2-923981-52-9

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## I

Vers la fin de l'année 1356, par une chaude soirée du mois de septembre, un de ces orages comme peuvent seuls s'en faire une idée ceux qui ont habité les pays méridionaux éclatait sur Séville et ses environs. Le ciel n'était qu'une nappe de flamme que le tonnerre grondant parcourait d'une extrémité à l'autre, et cependant des torrents de pluie semblaient tomber, au lieu de lave, de ce volcan renversé. De temps en temps, un sillon de feu se détachait de ce vaste cratère, parcourait rapidement la distance et s'enroulait comme un serpent à la cime de quelques sapins. L'arbre prenait feu comme un phare gigantesque, illuminait un instant le précipice sur lequel il avait poussé, puis, s'éteignant bientôt, laissait le cercle qu'il avait éclairé dans une obscurité rendue plus profonde encore par l'absence de la lumière accidentelle qui l'avait un instant tiré de sa nuit.

C'était par ce temps qui semblait l'annonce d'un nouveau déluge que deux chasseurs, séparés de leur suite, descendaient, en traînant par la bride leurs chevaux qui n'avaient plus la force de les porter, par une espèce de chemin pierreux, lequel, pour l'heure, servait de lit à un des mille torrents qui se précipitaient du versant méridional d'une des montagnes de la sierra Morena dans la vallée au fond de laquelle roule le Guadalquivir. De temps en temps, ces voyageurs, qui marchaient en silence comme font des hommes perdus, s'arrêtaient, écoutant s'ils n'entendraient pas d'autre bruit que celui du tonnerre ; mais tout semblait faire silence sur la terre pour écouter la grande voix qui parlait au ciel. Enfin, dans un moment où la foudre, comme lassée, se reposait un instant, le moins âgé des deux chasseurs, qui était un grand jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux longs cheveux blonds, au teint blanc comme celui d'un homme du Nord, aux traits réguliers et à l'air noble et majestueux, porta à sa bouche un cor d'ivoire et en tira des sons si aigus et si

prolongés qu'au milieu de cette tempête et de ce chaos, ils durent sembler à ceux qui les entendirent un appel de l'ange du jugement dernier. C'était la troisième ou quatrième fois que le chasseur égaré avait recours à ce moyen sans qu'il amenât aucun résultat. Cette fois, il fut plus heureux ; car, au bout d'un instant, les accents d'un cor montagnard répondirent au sien, mais si faibles et si éloignés que les deux chasseurs doutèrent un instant si ce n'était pas quelque moquerie de l'écho. Le jeune homme porta donc une seconde fois le cor à ses lèvres et en sonna de nouveau avec une force accrue par l'espérance ; et, cette fois, il ne conserva aucun doute, car les sons qui lui répondirent, se graduant sur les siens, lui arrivèrent assez distincts pour qu'il reconnût la direction de laquelle ils venaient. Aussitôt, le jeune homme aux cheveux blonds jeta la bride de son cheval aux mains de son compagnon, monta sur l'une des éminences qui bordaient le chemin creux, et, plongeant ses regards dans la vallée que de temps en temps un éclair illuminait jusque dans ses profondeurs, il aperçut, à une demi-lieue à peu près, aux flancs de la montagne opposée à celle qu'ils suivaient, un grand feu brûlant sur la pointe d'un rocher. Un instant il douta s'il avait été allumé par la main des hommes ou par celle de Dieu ; mais ayant donné du cor une troisième fois avec une nouvelle force, les sons qui lui répondirent lui semblèrent si directement partis du même lieu où brillait la flamme qu'il n'hésita pas un instant à redescendre dans le ravin où l'attendait son compagnon et à marcher avec lui droit de ce côté. En effet, après une heure de marche au milieu des sinuosités de ce sentier, non sans avoir de temps en temps renouvelé leur appel, qui, chaque fois, leur apportait une réponse plus rapprochée, les voyageurs arrivèrent au bas de la montagne et virent directement de l'autre côté le feu qui leur avait servi de phare, éclairant une petite maison qui semblait une ferme ; mais entre eux et cette maison roulait, torrentueux et menaçant, le Guadalquivir.

— Que san Iago nous protège ! s'écria à cette vue le plus jeu-

ne des deux chasseurs ; car j'ai bien peur, Fernand, que nous n'ayons fait un chemin inutile et que ce qui nous reste à faire maintenant ne soit de chercher quelque trou où passer la nuit.

— Et pourquoi cela, monseigneur ? répondit celui auquel il s'adressait.

— Parce qu'il n'y a guère que Caron qui se hasarde à naviguer à cette heure sur ce fleuve infernal que les poètes ont appelé le Guadalquivir et qu'ils auraient mieux fait de nommer l'Achéron.

— Peut-être que vous vous trompez, sire ; nous sommes assez près maintenant de cette maison pour qu'on entende notre voix, et sans doute qu'en promettant à ceux qui l'habitent une grande récompense et en disant qui vous êtes...

— Par les blanches mains de Maria ! s'écria don Pèdre – car le grand jeune homme blond était le roi de Castille lui-même –, garde-t'en bien, Fernand ! Il pourrait se trouver là quelque partisan de mes bâtards de frères pour me donner l'hospitalité de la tombe et doubler la récompense que je lui aurais offerte avec le prix de mon sang. Non, non, Fernand, sur ton âme ! pas un mot de mon rang ni de ma fortune.

— Cela suffit, sire, répondit Fernand s'inclinant en signe d'obéissance et de respect.

— D'autant plus que ce serait inutile, s'écria don Pèdre ; car, Dieu me pardonne ! voilà une barque qui se détache du rivage.

— Votre Altesse voit bien qu'elle juge mal les hommes.

— C'est que je les juge par ceux qui m'entourent, Fernand, dit en souriant le roi ; et, à quelques exceptions près, je dois avouer que l'échantillon n'est pas à l'avantage de l'humanité.

Soit que Fernand fût au fond du cœur de l'avis du roi, soit qu'il ne trouvât rien à lui répondre, il garda le silence, et ses yeux, comme ceux de don Pèdre, se fixèrent sur la barque qui s'avançait vers eux, à chaque minute près d'être entraînée par le courant ou brisée par les arbres déracinés qui suivaient le fil de l'eau. Elle était montée par un homme de quarante à quarante-

cinq ans, aux traits prononcés, mais francs et ouverts ; et, chose remarquable, cet homme au milieu du danger ramait avec un calme et une égalité de mouvements qui indiquaient un de ces courages froids qu'ont en partage ces quelques âmes élues et vigoureusement trempées qui, selon que Dieu les a fait naître en bas ou en haut de la société, font l'admiration d'un village ou d'un empire. Il s'avancait donc lentement, et cependant avec une adresse et une force telles que le roi don Pèdre, grand appréciateur de tous les exercices du corps, auxquels il excellait, le regardait venir avec étonnement. Arrivé à quelques pieds du rivage, il s'élança sur le bord avec une sûreté et une élasticité toute montagnard, puis, tirant la barque avec une corde jusqu'à ce qu'elle touchât la rive, il étendit la main vers elle, et, d'un ton aussi simple que s'il ne venait pas de risquer sa vie :

— Entrez, messeigneurs, dit-il en s'inclinant avec respect, mais sans humilité.

— Et nos chevaux, demanda don Pèdre, que vont-ils devenir ?

— Ils vous suivront en nageant, messeigneurs ; et en leur tenant la bride courte, ce qui leur soutiendra la tête hors de l'eau, il n'y a pour eux aucun danger.

Don Pèdre et Fernand firent ainsi que leur recommandait le montagnard, et effectivement, ils arrivèrent à l'autre bord à travers mille dangers, mais sans aucun accident, tant leur pilote avait déployé d'habileté et de force. Aussitôt, eux et leurs chevaux prirent terre, et leur guide, marchant devant eux pour leur montrer le chemin, les conduisit par un sentier facile jusqu'à la cabane qui, depuis une heure, faisait l'objet de leur ambition. Devant la porte, un jeune homme de vingt ans qui les attendait prit leurs chevaux par la bride et les conduisit vers un hangar.

— Quel est ce jeune homme ? demanda don Pèdre en le regardant s'éloigner.

— C'est mon fils Manuel, monseigneur.

— Et comment a-t-il laissé son père s'exposer pour venir

nous chercher tandis qu'il restait ici à nous attendre ?

— Sauf votre plaisir, monseigneur, répondit le montagnard, il était à Carmona, où je l'avais envoyé chercher quelques provisions, du moment que j'avais entendu pour la première fois le son de votre cor ; car, sachant qu'il y avait eu aujourd'hui grande battue dans la forêt voisine, je me suis bien douté que vous étiez des chasseurs égarés et que vous arriveriez mourants de faim ; or je voulais vous offrir quelque chose de mieux que ce que contient ordinairement la cabane d'un pauvre montagnard, et voilà qu'il vient d'arriver sans doute à l'instant même. S'il eût été ici, il n'eût point été vous chercher sans moi, ni moi sans lui : nous y eussions été ensemble.

— Comment t'appelles-tu ? demanda don Pèdre.

— Juan Pasquale, pour servir Votre Seigneurie.

— Eh bien, Juan Pasquale, dit le roi, je voudrais avoir beaucoup de serviteurs comme toi, car tu es un brave homme.

Juan Pasquale s'inclina comme fait un homme qui reçoit un compliment qu'il sait avoir mérité ; et, indiquant de la main la porte de sa cabane, il invita les voyageurs à y entrer.

Ils trouvèrent le couvert mis par les soins de la ménagère et un bon feu dans la cheminée ; ce qui prouvait que Juan Pasquale avait pensé aux deux choses les plus importantes en pareille circonstance : au froid et à la faim.

— Voilà, dit don Pèdre en le jetant dans un coin de la cabane, un manteau qui pèse bien une centaine de livres, et je crois qu'en le tordant, il rendrait assez d'eau pour donner une honnête question au digne Albuquerque s'il n'avait pris la précaution de se sauver à la cour de Lisbonne.

— Si vous le trouvez bon, messeigneurs, dit Pasquale, je puis vous prêter, tant de ma garde-robe que de celle de mon fils, des habits qui, bien que grossiers, vaudront mieux que ceux que vous portez et qui sècheront pendant ce temps.

— Si nous le trouvons bon ! je le crois pardieu bien, mon digne hôte, et c'est une de ces propositions qu'un chasseur trem-

pé ne refuse jamais ! Vite donc les habits, car je t'avoue que voilà un souper qui m'attire, et que je ne voudrais mettre que juste le temps nécessaire à mon changement afin de revenir lui dire deux mots le plus tôt possible.

Juan Pasquale ouvrit la porte d'une petite chambre où un lit était dressé et un feu allumé ; puis, tirant d'un bahut des habits et du linge, il les étendit sur un escabeau et laissa ses hôtes seuls. Les deux chasseurs commencèrent aussitôt leur toilette.

— Eh bien, Fernand, dit don Pèdre, crois-tu que, quand j'aurais dit mon nom, j'aurais été mieux reçu ?

— Le fait est, répondit le courtisan, que notre hôte aurait pu y mettre plus de respect, mais non plus de cordialité.

— C'est justement cette cordialité qui me charme. J'ai souvent fait, dans mes excursions incognito, bon profit des avis que l'on a donnés à l'inconnu, jamais des louanges que l'on a faites au roi. Je veux faire causer ce brave homme, Fernand.

— Ça ne sera pas difficile, sire, et je crois d'avance que vous pourrez être certain de la sincérité de ce qu'il vous dira. Au reste, Votre Altesse ne peut rien entendre que de flatteur.

— Ainsi soit-il ! dit don Pèdre.

Et comme la toilette était achevée, ils rentrèrent dans la salle où était servi le souper.

— Eh bien, dit don Pèdre, qu'est-ce donc ? Je ne vois que deux couverts sur la table.

— Attendez-vous quelque nouveau compagnon ? demanda Pasquale.

— Non pas, Dieu merci ; mais vous et votre famille, avez-vous donc soupé ?

— Non, pas encore, monseigneur ; mais il n'appartient pas à de pauvres gens comme nous de se mettre à la table de si nobles seigneurs. Nous vous servirons pendant que vous souperez, et nous souperons après vous.

— Par saint Jacques ! brave homme, s'écria don Pèdre, il n'en sera pas ainsi. Toi et ta femme, vous vous mettez à table, et

ton fils nous servira ; non pas que je veuille établir une distinction entre lui et nous, mais parce qu'il est le plus jeune et que c'est le devoir du plus jeune de servir ceux qui sont plus âgés que lui. Allons, Manuel, je te fais mon échançon et mon panetier ; acceptes-tu cette charge ?

— Oui, pour ce soir, monseigneur, répondit Manuel, et parce que vous êtes notre hôte.

— Comment ! demanda don Pèdre, refuserais-tu, si elle t'était offerte, une pareille place près de quelque riche seigneur ?

— Je la refuserais.

— Près de quelque puissant prince ?

— Je la refuserais encore.

— Mais près du roi ?

— Je la refuserais toujours.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'aimerais mieux être le dernier des montagnards que le premier des valets.

— Diable ! maître Pasquale, dit don Pèdre en s'asseyant, tu m'as l'air d'avoir là un garçon diablement dégoûté. Je ne lui en suis, au reste, que plus reconnaissant de déroger aujourd'hui à ses habitudes.

— C'est qu'aujourd'hui, répondit Pasquale, vous êtes plus qu'un seigneur, vous êtes plus qu'un prince, vous êtes plus qu'un roi.

— Eh ! que suis-je donc ? demanda don Pèdre.

— Vous êtes notre hôte, répondit en s'inclinant Pasquale ; vous nous êtes envoyé par Dieu, tandis que les seigneurs, les princes et le roi...

— Vous sont envoyés par le diable ! n'est-ce pas ? s'écria don Pèdre en se renversant en arrière et en tendant son verre à Manuel.

— Ce n'est pas cela que j'allais dire, répondit Pasquale ; et cependant, au train dont vont les choses dans ce pauvre royaume de Castille, je serais parfois tenté de le croire.

— Et vont-elles mieux en Aragon ?

— Non, par ma foi ! dit le montagnard, Père pour Père, cruel pour cruel<sup>1</sup>, Tibère pour Néron, il n'y a pas de choix.

Don Père se mordit le lèvres et reposa, sans l'avoir vidé, son verre sur la table ; Fernand de Castro pâlit.

— Allons, voilà que tu vas encore parler, dit Juana, lorsque tu ferais bien mieux de te taire.

— Laissez parler le père, dit Manuel ; ce qu'il dit est bien dit.

— Oui, sans doute, reprit le roi, ce qu'il dit est bien dit ; cependant il devrait faire une distinction entre don Père d'Aragon et don Père de Castille, et ne pas oublier que, si tous nomment l'un *le Cruel*, quelques-uns appellent l'autre *le Justicier*.

— Oui, répondit Pasquale, avec cela que la justice est bien faite et qu'il ne se commet à Séville ni vol ni assassinat !

— Ceci n'est point la besogne du roi, maître Pasquale ; c'est celle du *primer assistente*.

— Alors pourquoi le *primer assistente* ne fait-il pas sa besogne ?

— Mais il ne peut connaître les auteurs de tous les crimes qui se commettent dans une grande ville.

— Il le doit cependant, et si j'étais le roi don Père, ce qu'à Dieu ne plaise ! je saurais bien le forcer, moi, à les découvrir.

— Et comment ferais-tu, Pasquale ?

— Je le rendrais responsable des vols, argent pour argent, et des assassinats, tête pour tête.

— À cette condition, qui voudrait accepter une pareille charge ?

— Le premier honnête homme venu, monseigneur.

— Mais par le temps qui court, dit en riant don Père, sais-tu que c'est chose rare qu'un honnête homme ?

— C'est qu'on les cherche dans les villes, monseigneur, dit Manuel.

1. Pierre le Cruel, fils d'Alphonse IX, régnait sur l'Aragon en même temps que Pierre le Cruel, fils d'Alphonse XI, régnait sur la Castille.

— Pardieu ! s'écria le roi, vous avez là, maître Pasquale, un garçon qui a plus de sens qu'on n'en devrait attendre de son âge et qui, s'il ne parle pas souvent, toutes les fois qu'il parle, parle bien ; néanmoins, je voudrais vous voir *primer assistente*, mon hôte, car vous avez certainement la principale qualité que vous demandez pour une pareille charge.

— Vous riez, monseigneur, dit Pasquale ; mais si ma position m'avait mis à même d'occuper jamais une si haute place, je vous jure que je n'eusse reculé devant aucune considération, et que, si je n'avais pu aller au-devant du crime, du moins, le crime commis, j'aurais poursuivi le coupable, si puissant qu'il fût, fût-ce un baron, fût-ce un prince, fût-ce le roi.

— Mais, dit don Pèdre après un moment de silence et de réflexion, il y a de ces actions que le peuple qualifie de crime parce qu'il voit les résultats et non les causes, et qui sont des nécessités politiques imposées à ceux qui règnent.

— Cela va sans dire, répondit Pasquale ; il est évident que je n'irais pas demander compte au roi de l'exil de sa femme, de l'exécution du grand maître de San-Iago, ni de ses amours avec la courtisane Padilla. Toutes ces choses sont dans les apanages du trône, et les rois n'en doivent compte qu'à Dieu. Mais je parle de ces vols à main armée qui ruinent en un instant toute une famille ; je parle de ces assassinats par l'épée ou le poignard qui ensanglantent toutes les nuits les rues de Séville. Je parle enfin de tout ce qui serait de ma juridiction, laissant au roi sa prérogative.

— Ces nobles seigneurs sont fatigués, dit Juana, qui voyait avec peine son mari s'engager dans une telle discussion, et ils aimeraient mieux aller se reposer que d'écouter toutes tes folies.

— Tu as raison, femme, répondit Pasquale, et ces messieurs m'excuseront ; mais lorsqu'on me met par hasard sur ce sujet, il faut que je dise tout ce que j'en pense.

— Et comme vous n'avez probablement pas tout dit, mon brave homme, ajouta don Pèdre, nous reprendrons un jour ou l'autre cette conversation, je vous le promets.

— Prenez garde, monseigneur, dit Pasquale, car c'est un engagement que vous prenez de repasser par ma pauvre cabane.

— Et que je tiendrai avec plaisir si ton lit est aussi bon que ton souper. Bonsoir, mon hôte !

— Dieu vous garde, seigneur chevalier !

Et, faisant de la tête et de la main un geste d'adieu à Manuel et à Juana, le roi rentra dans la chambre avec don Fernand de Castro.

À peine furent-ils seuls, que Juana continua ses reproches.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là de belle besogne, Pasquale, lui dit-elle en se croisant les bras et en le regardant en face. Et que diriez-vous si ces seigneurs allaient répéter votre conversation au roi ? Mais je vous le demande, n'y a-t-il pas folie à parler du roi, des courtisans, des magistrats et de tous les grands de Séville comme vous l'avez fait ? Et que vous importe, je vous le demande, que le roi répudie sa femme, tue son frère et vive avec une courtisane ? que vous fait que l'on assassine la nuit dans les rues de Séville, puisque vous êtes si bien en sûreté ? et d'où vous vient cette pitié pour ceux qui sont assez bêtes pour se laisser enlever leur coffre-fort ? Eh ! mon Dieu, occupez-vous de vos vaches et de vos récoltes, que vous conduisez à merveille, et ne vous occupez pas des affaires d'État, auxquelles vous n'entendez rien.

— Mais, femme, dit Pasquale parvenant enfin à placer un mot entre le flux de paroles qui l'inondait, ai-je dit autre chose que la vérité ?

— La vérité, la vérité ! vous croyez avoir tout dit, n'est-ce pas, quand vous avez lâché ce mot-là ? Oui, vous avez dit la vérité ; mais vous l'avez dite à plus grand que vous, voilà où est la faute. Vous pensez qu'il suffit d'être honnête, de payer ses dettes, d'aller à la messe, d'ôter son chapeau à tout le monde, et qu'avec cela, on peut dire tout ce qui vous passe par la tête ! Eh bien, Dieu veuille que vous n'appreniez pas à vos dépens ce qu'il en coûte.

— Tout ce que Dieu voudra m'envoyer sera le bienvenu, femme, dit Pasquale en embrassant Juana.

Car, comme tous les caractères forts, il était d'une douceur extrême, et, dans des occasions pareilles, il cédait le champ de bataille et se retirait dans sa chambre.

La bonne Juana demeura un instant à grommeler dans la salle à manger ; mais comme il n'y restait que Manuel et qu'elle savait que, sous le rapport de la rigidité, le fils était l'enthousiaste de son père, elle ne se hasarda point à continuer la discussion avec lui, et, au bout d'un instant, elle alla rejoindre Pasquale. Quant à Manuel, resté seul, il s'assit à la table que venaient de quitter ses hôtes et ses parents, ne mangea que d'un plat, ne but que de l'eau ; puis, après ce repas montagnard, il étendit une peau d'ours devant la porte de la chambre de ses hôtes, se coucha dessus et s'endormit.

Le lendemain, au point du jour, le roi don Pèdre et le comte Fernand de Castro prirent congé de Juan Pasquale en lui promettant qu'avant peu de jours, il entendrait parler d'eux.

## II

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, lorsqu'un messager, se disant porteur de nouvelles très-importantes, vint frapper à la porte de Juan Pasquale. Le digne fermier était absent, mais Juana n'en fit pas moins entrer le voyageur ; et comme elle avait grand désir de savoir ce qui l'amenait, et que celui-ci n'avait aucun motif de le lui cacher, elle apprit bientôt que son mari, par ordre du roi, était mandé à l'Alcazar de Séville. À cette nouvelle qui réalisait ses pressentiments, il se fit chez la bonne femme une telle révolution que l'inconnu fut obligé de la rassurer en lui affirmant que, d'après la voix et le visage qu'avait don Pèdre lorsqu'il lui avait donné l'ordre de le venir chercher, il croyait pouvoir affirmer que son mari ne courait aucun risque. Malgré cette protestation, Juana n'était rien moins que rassurée encore lorsque Pasquale rentra avec son fils.

Le fermier reçut la nouvelle qui avait bouleversé sa femme avec la sérénité de visage qui lui était habituelle ; il écouta avec le calme d'un homme qui n'a rien à se reprocher ce que lui dit le messager, et comme le repas était servi, il l'invita à se mettre à table, lui demandant seulement le temps de dîner et de changer d'habits.

Pasquale dîna comme d'habitude ; mais Juana ne put manger, et Manuel lui-même, quoiqu'il se modelât sur son père, ne put avoir une telle puissance sur lui qu'il ne manifestât quelques inquiétudes. Le repas fini, Pasquale passa dans sa chambre et revint un instant après, revêtu de ses plus beaux habits : il était prêt à partir.

C'était le moment terrible : Juana éclata en sanglots, criant qu'elle voulait le suivre, qu'on l'envoyait prendre pour le faire mourir, et qu'elle ne devait pas, dans une occasion pareille, se séparer de lui. Ce ne fut pas sans peine que Pasquale parvint à lui

faire entendre que c'était impossible. Alors elle se renversa sur une chaise, se tordant les bras et jetant de grands cris.

Pasquale connaissait ce paroxysme pour être la fin de la crise ; aussi il se retourna vers Manuel : Manuel était à genoux.

Pasquale lui recommanda trois choses, quelque événement qui arrivât : c'était d'aimer Dieu, d'obéir au roi et de ne jamais quitter sa mère ; puis il lui donna sa bénédiction, et, remettant Juana entre ses bras, il sortit avec le messager.

Deux chevaux les attendaient ; le messager monta l'un, Pasquale l'autre ; et comme c'étaient d'excellents coursiers andalous, deux heures après, ils étaient à Séville.

Un officier attendait à la porte de la ville. Le messager remit Pasquale entre ses mains, et tous deux s'acheminèrent vers l'Alcazar. Au fond du cœur, le montagnard n'était point sans inquiétude en voyant la tournure mystérieuse que prenait cette affaire ; mais, fort de sa conviction de n'avoir rien fait de mal, il conserva ce maintien grave et calme qui lui était habituel. L'officier l'introduisit, sans lui avoir dit jusque-là une seule parole, dans un magnifique appartement où il l'invita à attendre, puis il se retira, le laissant seul. Quelque temps après, une porte secrète s'ouvrit, et Juan Pasquale vit paraître un de ses hôtes : c'était le jeune homme aux cheveux blonds.

— Juan Pasquale, lui dit-il d'un ton grave mais affectueux, vous vous rappelez qu'en prenant congé de vous, je vous ai promis que nous nous reverrions bientôt ?

— Je me le rappelle, répondit Pasquale.

— Vous rappelez-vous aussi la conversation que nous eûmes pendant le souper et comme vous me dites la vérité sur la manière dont la police était faite à Séville ?

— Je me le rappelle encore, répondit Juan Pasquale.

— Et vous rappelez-vous toujours ce que vous avez dit à l'égard de l'exil de Blanche, de la mort du grand maître de San-Iago et du pouvoir de Maria Padilla ?

— Rien de ce que j'ai dit, monseigneur, n'est sorti de ma

mémoire.

— Eh bien, le roi est instruit de notre conversation.

— J'en suis fâché, monseigneur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, tout en continuant de pratiquer l'hospitalité comme je l'ai fait jusqu'aujourd'hui, je serai forcé de m'interdire la franchise, puisque les cavaliers que je reçois reconnaissent ma confiance en la trahissant.

— Tu as raison, Pasquale, répondit l'inconnu, et cela serait infâme si les choses s'étaient passées ainsi ; mais rien de tel n'est arrivé.

— J'attends alors, monseigneur, que vous daigniez m'expliquer cette énigme.

— L'explication est bien facile : l'un de vos hôtes était don Pèdre lui-même.

— Si l'un des deux était don Pèdre, répondit Pasquale en fléchissant le genou, alors celui-là, sire, c'était Votre Altesse.

— Comment sais-tu cela ?

— Comme il n'y avait qu'un lit dans votre chambre, il était bien simple, ou que mes deux hôtes couchassent ensemble, ou que ce fût le plus âgé qui prît le lit. Or quand je suis entré dans la chambre, c'était le plus jeune qui était couché, et le plus vieux qui dormait sur une chaise. De ce moment, je me doutai que vous étiez un très-grand seigneur ; mais j'étais loin de penser que vous fussiez le roi lui-même.

— C'est bien, dit don Pèdre, tu es observateur. Eh bien, maintenant que tu sais que je suis le roi de Castille, don Pèdre le Cruel, comme on l'appelle, ne crains-tu pas de te trouver en ma présence ?

— Je ne crains rien au monde, monseigneur, que d'offenser Dieu ou de trahir mon roi en ne disant pas la vérité.

— Ainsi tu persistes dans les opinions que tu as émises l'autre jour ?

— Oui, sire.

— Tu sais cependant à quoi tu t'exposes si ce que l'on rapporte de moi n'est point un mensonge ?

— Je le sais.

— Et tu penses toujours que lorsqu'il est impossible de prévenir un crime, il est toujours possible de le punir ?

— Oui, sire, j'en suis convaincu.

— Et s'il n'en était point ainsi, quelle serait la cause ?

— La corruption des magistrats.

— Par san Iago ! dit le roi, tu es un intrépide réformateur, et la chose se passerait autrement, je suppose, si tu étais *primer assistente*, par exemple.

— Quoique ce soit une supposition bien gratuite, je n'hésite pas à affirmer à Votre Altesse que je le crois.

— Et tu remplirais ta charge avec une rigueur inflexible ?

— Oui, sire.

— Au risque de te faire des ennemis parmi les grands ?

— N'ayant pas besoin de leur amitié, qu'ai-je à craindre de leur haine ?

— Et le roi lui-même dût-il être compromis, tu ne reculerais pas devant une enquête ?

— Dieu d'abord, dit Pasquale, la loi après Dieu, le roi après la loi.

— Il suffit, répondit don Pèdre.

Puis, appelant un domestique avec un sifflet d'argent :

— Faites entrer les *ventiquatros*, continua le roi.

Au même instant, les portes s'ouvrirent, et les officiers civils que l'on désigne sous ce nom, qui correspond à celui d'*alderman* en Angleterre, parurent dans le costume de leur charge.

— Messieurs, leur dit le roi, en plusieurs circonstances, le *primer assistente* don Telesforo, par une indulgence coupable, a failli à son devoir. Don Telesforo n'est plus *primer assistente*. Voici son successeur.

À ces mots, il étendit la main vers Juan Pasquale.

— Que dites-vous ? s'écria celui-ci.

— Je dis qu'à compter de cette heure, Juan Pasquale, vous êtes *primer assistente* de Séville, et que chacun vous doit respect et obéissance.

— Mais, s'écria le montagnard au comble de l'étonnement, que Votre Altesse considère que je n'ai pas un mérite suffisant...

— Vous avez plus que la science qui s'acquiert, interrompit le roi : vous avez les vertus que Dieu donne.

— Mais les grands voudront-ils m'obéir, à moi qui ne suis rien ?

— Oui, sur mon âme ! s'écria don Pèdre ; car je donnerai l'exemple, moi qui suis le plus grand parmi les grands. Or vous entendez ce que j'ai dit, messieurs : cet homme est revêtu par moi de la magistrature suprême. Que toute tête qui ne voudra pas tomber se courbe ; tel est mon plaisir et ma volonté.

Il se fit un profond silence dans toute l'assemblée ; car nul n'ignorait qu'avant toute chose, le roi don Pèdre voulait être obéi. Un huissier remit alors aux mains de Juan Pasquale la *vara*, ou verge de justice, tandis qu'un autre lui passait la robe rouge doublée d'hermine, symbole de sa nouvelle charge.

— Et maintenant, messieurs, dit don Pèdre, passez dans la chambre voisine ; tout à l'heure, le seigneur Juan Pasquale vous y rejoindra, et vous le conduirez au palais du gouvernement, où, à compter de cette heure, il tiendra ses audiences, auxquelles nul, entendez-vous bien ? nul, même moi, s'il est cité, ne pourra se dispenser de comparâître. Allez.

Tous les assistants sortirent en s'inclinant en signe d'obéissance, et Juan Pasquale resta seul avec le roi.

— Maintenant, dit don Pèdre en s'approchant de lui, il nous reste à parler des accusations que vous avez portées contre le roi.

— Votre Altesse se rappellera, répondit Pasquale, que j'ai ajouté qu'elles n'étaient pas de la juridiction du *primer assistente*.

— Aussi n'est-ce point au juge que je veux faire des révélations, c'est à l'honnête homme que je fais une confidence.

— Parlez, sire, répondit Pasquale.

— Vous m'avez reproché d'avoir exilé Blanche de Castille, vous m'avez reproché d'avoir fait tuer le grand maître de San-Iago, vous m'avez reproché de vivre publiquement avec une courtisane.

— C'est vrai, sire.

— D'abord, vous le savez comme tout mon royaume, Pasquale, Maria Padilla n'est point une courtisane ; c'est une jeune fille que j'avais rencontrée chez mon gouverneur Albuquerque longtemps avant mon mariage. Nous étions jeunes tous deux. Elle était belle ; j'en devins amoureux ; elle céda. Elle était libre, son honneur était à elle, elle me sacrifia son honneur. J'étais son premier, je fus son seul amant. Les jours que je passai près d'elle à cette époque furent les plus heureux de ma vie. Malheureusement, ils furent peu nombreux : ma mère et mon gouverneur me dirent que le bien de l'État exigeait que j'épousasse Blanche de Bourbon. Longtemps je refusai, car j'aimais Maria plus que mon royaume, plus que ma vie, plus que tout au monde. Mais un matin que, comme d'habitude, je me rendais chez elle, je n'y trouvai qu'une lettre dans la quelle elle me disait qu'apprenant qu'elle était un obstacle à la paix de la Castille et au bonheur de mes sujets, elle abandonnait Séville pour n'y plus revenir. Voilà sa lettre, lisez-la et dites-moi ce que vous en pensez.

Et le roi remit la lettre à Pasquale et attendit en silence qu'il l'eût achevée.

Pasquale la lut d'un bout à l'autre, et, la remettant au roi :

— Sire, dit-il, c'est la lettre d'une fidèle sujette de Votre Altesse, et je ne puis nier qu'elle ne soit dictée par un noble cœur.

— Ce que je souffris est au-dessus de la parole humaine, continua don Pèdre ; je crus que je deviendrais fou. Mais à cette époque, j'avais le cœur jeune et plein d'illusions ; je me dis que le bonheur public me tiendrait lieu du bonheur privé : je ne fis point chercher Maria. Je donnai mon consentement au mariage

projeté, et, pour faire oublier à don Fadrigue la mort d'Éléonore de Gusman, sa mère, je le chargeai d'aller en mon nom au-devant de ma jeune épouse. Il obéit, pour notre malheur à tous trois ; car lorsqu'il arriva à Séville avec la reine, il aimait la reine, et la reine l'aimait.

» Je fus longtemps sans m'apercevoir de cette passion qui, toute innocente qu'elle était par le fait, n'en était pas moins adultère par la pensée. J'attribuais la froideur de la jeune reine à son indifférence pour moi. Je vis bientôt que je me trompais et que je devais m'en prendre à son amour pour un autre. La reine parla pendant son sommeil, et je sus tout. Le lendemain de la révélation fatale, elle partit pour le château de Tolède, où, je vous le jure, Pasquale, sous la garde d'Hinestrosa, l'un de mes plus fidèles serviteurs, elle fut traitée comme une reine. Un mois ne s'était pas écoulé, que je reçus une lettre d'Hinestrosa qui me disait que don Fadrigue avait tenté de le séduire. Je répondis à Hinestrosa d'entrer en apparence dans les complots de mon frère et de m'envoyer les copies des lettres que celui-ci écrirait à Blanche jusqu'au moment où il en trouverait une d'une assez grande importance pour m'adresser l'original lui-même. De ce jour, le château de Tolède devait pour Blanche se changer en prison. Deux mois après, je reçus cette lettre.

Et don Pèdre, comme il l'avait déjà fait, présenta cette seconde preuve à Pasquale.

Le *primer assistente* la prit et la lut : cette lettre était toute entière de la main de don Fadrigue et contenait la révélation d'un complot contre le roi. Don Fadrigue s'était associé à la ligue des seigneurs commandée par Henri de Transtamare, son frère, et écrivait à Blanche de se rassurer, lui promettant qu'elle ne demeurerait pas longtemps sous la puissance de celui qu'elle détestait. Pasquale rendit la lettre en soupirant.

- Que méritait l'auteur de cette lettre ? demanda le roi.
- Il méritait la mort, répondit le juge.
- Je me contentai de le dépouiller de sa maîtrise ; mais

alors, comme il ignorait que je susse tout, savez-vous ce qu'il fit ? Il sauta sur un cheval, et, plutôt que de fuir pour gagner les frontières de mon royaume, il vint droit à Séville, l'insensé ! Je ne voulais pas le voir. Il força la garde en disant qu'il était mon frère et que ce palais lui appartenait aussi bien qu'à moi. Alors je le laissai entrer. Savez-vous ce qu'il venait faire, Pasquale ? Il venait, disait-il, me demander raison de l'affront qu'il avait reçu. J'avais les copies de toutes les lettres qu'il avait écrites à la reine ; je les lui montrai. J'avais cette même lettre que vous venez de voir ; je la lui montrai encore. Et alors, Pasquale, savez-vous ce qui se passa entre nous deux ? Au lieu de tomber à mes genoux, au lieu de baiser la poussière de mes pieds comme le devait un traître, il tira son épée, monsieur le juge.

— Grand Dieu ! s'écria Pasquale.

— Oh ! heureusement que je connais mes frères et que j'étais en garde, répondit en riant don Pèdre. Oh ! je l'avoue, oui, j'eus un moment d'atroce plaisir lorsque je sentis son fer contre le mien ; aussi je me gardai bien d'appeler, je voulais le tuer moi-même. Mais au bruit de notre combat, les *balesteros de Mazza* accoururent, et, avant que j'aie eu le temps de proférer une parole, l'un d'eux lui brisa la tête d'un coup de masse. Ce n'était point ce que je voulais, je vous le répète ; ce que je voulais, je vous l'ai dit, c'était le tuer de ma propre main.

— Il avait mérité son sort, dit Pasquale. Dieu lui pardonne sa trahison !

— Oui ; mais lorsqu'il fut mort, celui que j'aimais comme un frère et qui m'avait trahi ; lorsqu'elle fut éloignée, celle que j'aurais voulu aimer comme une épouse et qui m'avait trahi aussi, je me trouvai seul au monde, et je pensai à Maria Padilla, par laquelle j'avais eu de si heureux jours. Je la fis chercher par tout le royaume, et lorsque j'appris où elle était, je courus moi-même sans permettre qu'on l'avertît ; et, tandis que les autres conspireaient contre ma vie, je la trouvai dans son oratoire et priant pour moi. Maintenant, vous savez ce que j'avais à vous dire. Voilà don

Fadrigue et voilà don Pèdre : jugez entre nous. Voilà l'épouse et voilà la courtisane : jugez entre elles.

— Sire, répondit le juge, vous n'êtes encore que Pierre le Justicier ; tâchez de ne pas devenir Pierre le Cruel.

Et, s'inclinant devant le roi, il alla rejoindre les ventiquatros, qui, ainsi que nous l'avons dit, l'attendaient dans la chambre à côté.

### III

Juan Pasquale était depuis un mois *primer assistente* de Séville, et pendant tout ce temps, un seul assassinat avait été commis ; mais l'auteur, don Juan de Nalverde, ayant été soupçonné de ce meurtre avait été arrêté le lendemain. Convaincu par des témoignages irrécusables, le *primer assistente* l'avait condamné à mort ; et malgré son grand nom et l'influence de sa famille, le roi don Pèdre ayant laissé son cours à la justice, il fut exécuté sans miséricorde. Cet exemple avait été efficace ; il avait donné dès lors une haute idée de l'incorruptibilité et de l'adresse du nouveau juge. Il est vrai que, pour première mesure, le *primer assistente* avait commencé par renvoyer plus des trois quarts des alguazils en fonction sous son prédécesseur ; car presque tous recevaient des grands seigneurs dont le libertinage ou la vengeance avait besoin de les trouver aveugles une paye plus considérable que celle qu'ils tenaient de l'État. À leur place, il avait mis des hommes sûrs, et, ayant organisé un corps de montagnards de trois ou quatre cents hommes, il le divisait chaque soir en patrouilles nocturnes qui, dès que neuf heures étaient sonnées à la Giralda, parcouraient en tous sens les rues de Séville. Ces hommes, ainsi que leurs surveillants, placés de distance en distance dans les rues les plus désertes comme sur les places les plus fréquentées, avaient l'ordre formel de ne laisser stationner personne dans l'enfoncement des portes ni devant les grilles des fenêtres. C'était un service pénible, mais ces hommes étaient généreusement payés ; et comme sur son traitement, qui était considérable, le *primer assistente* ne prenait que ce qui lui était strictement nécessaire pour vivre, il pouvait avec le surplus faire face au surcroît de dépenses occasionné par l'augmentation de traitement qu'il avait cru devoir accorder à ses employés.

Or, comme nous l'avons dit, depuis douze ou quinze jours, contre toutes les habitudes nocturnes de la capitale de l'Anda-

lousie, il ne s'était commis dans ses rues que quelques vols sans importance et dont les auteurs avaient été punis selon la loi, lorsque, par une nuit des plus sombres, Antonio Mendez, un des gardes de nuit en qui Juan Pasquale avait la plus entière confiance, vit venir à lui, dans une rue suspecte et écartée, un homme enveloppé de son manteau ; arrivé au milieu de la rue, cet homme s'arrêta un instant devant une fenêtre, frappa trois fois dans ses mains, écouta si on lui répondait ; puis, voyant que tout restait muet, il pensa sans doute que celui ou celle qu'il attendait n'était point encore à son poste et se promena en long et en large devant la maison. Jusque-là, il n'y avait rien à dire ; le cavalier n'était point stationnaire puisqu'il allait et venait d'un bout de la façade de la maison à l'autre bout. Aussi Antonio Mendez, esclave de sa consigne, se garda même de paraître, pensant qu'il n'y avait pas encore violation des ordres donnés.

Cependant au bout de quelques minutes, le cavalier parut se lasser d'attendre ; il s'arrêta de nouveau en face de la fenêtre et de nouveau frappa dans ses mains. Ce appel, quoiqu'il eût haussé de diapason, n'ayant pas eu plus de succès cette fois que la première, il résolut de prendre patience encore quelque temps, quoiqu'il fût facile de voir à ses jurons étouffés qu'il faisait, pour agir ainsi, violence à son caractère ; mais comme Juan Pasquale n'avait point défendu de jurer, pourvu qu'on jurât en marchant, et que le cavalier, tout en jurant, s'était remis à sa promenade, Antonio Mendez resta muet et immobile dans l'angle où il était caché, d'où il pouvait voir les moindres mouvements et même, pourvu qu'il parlât un peu haut, entendre jusqu'aux paroles du cavalier. Enfin, celui-ci s'arrêta une troisième fois, frappant cette fois ses mains l'une contre l'autre de manière à réveiller les plus endormis. Voyant que tout était inutile, il résolut de se mettre en rapport plus direct avec ceux à qui il avait affaire : il alla à la porte de la maison et y frappa du poing un coup si violent qu'à l'instant même, dans la conviction qu'un second coup pareil au premier mettrait la porte en dedans, une vieille femme ouvrit une

fenêtre et, avançant la tête, demanda qui troublait le repos d'une maison honnête à pareille heure de la nuit.

Le cavalier demeura étonné ; ce n'était point la voix qu'il était accoutumé d'entendre. Croyant d'abord s'être trompé, il regarda autour de lui ; mais reconnaissant parfaitement la maison pour être celle où sans doute il avait l'habitude d'être admis :

— Que se passe-t-il donc ici, demanda-t-il, et d'où vient que ce n'est point Paquitta qui me répond ?

— Parce qu'elle est partie depuis ce matin avec doña Léonor, sa maîtresse.

— Doña Léonor est partie ! s'écria le cavalier. Par san Iago, qui a osé l'enlever ?

— Quelqu'un qui en avait le droit.

— Enfin, ce quelqu'un, quel est-il ?

— Son frère, don Salluste de Haro.

— Tu mens, vieille ! s'écria le cavalier.

— Je vous jure par Notre-Dame del Pilar...

— Ouvre-moi, et que je m'assure de la vérité par moi-même.

— J'ai l'ordre de ne recevoir personne en l'absence du seigneur don Salluste, et surtout à cette heure.

— Vieille, dit le cavalier arrivé au dernier degré de l'exaspération, je te dis d'ouvrir, ou j'enfonce la porte.

— Oh ! la porte est solide, seigneur cavalier, et avant que vous l'ayez enfoncée, la garde sera venue.

— Et que m'importe la garde ! s'écria l'inconnu. La garde est faite pour les voleurs et les bohémiens, et non point pour les gentilshommes comme moi.

— Oui, oui, c'était bien ainsi du temps de l'ancien *primer assistente* ; mais depuis que le roi don Pèdre, que Dieu conserve ! a nommé Juan Pasquale à la place du seigneur Telesforo, la garde est faite pour tout le monde. Frappez donc tant que bon vous semblera, mais prenez garde de n'enfoncer d'autre porte que celle de la prison.

À ces mots, la vieille referma sa fenêtre. Le cavalier se

précipita vers la jalousie, secoua les barreaux avec rage ; puis, voyant qu'ils étaient trop fortement scellés dans la muraille pour céder, il revint à la porte, contre laquelle il frappa de toute sa force avec le pommeau de son épée. Alors Antonio Mendez, qui avait assisté, comme nous l'avons dit, à toute cette scène, crut que c'était le moment d'intervenir.

— Seigneur cavalier, lui dit-il, vous m'excuserez si je vous fais observer, avec tout le respect que je dois à Votre Seigneurie, que, passé neuf heures du soir, tout tapage est défendu dans les rues de Séville.

— Qui es-tu, drôle ? demanda le cavalier en se retournant.

— Je suis Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda ; passe ton chemin et laisse-moi tranquille.

— Sauf votre respect, monseigneur, c'est vous qui passerez le vôtre, attendu qu'il est défendu à tout promeneur nocturne de stationner à cette heure devant aucune maison si ce n'est la sienne.

— J'en suis fâché, mon ami, répondit le cavalier en se remettant à frapper, mais je ne bougerai pas de cette place.

— Vous dites cela dans un moment de colère, seigneur, mais vous réfléchirez.

— Toutes mes réflexions sont faites, répondit le cavalier.

Et il continua de frapper.

— Ne me forcez pas à employer la violence ! dit le garde de nuit.

— Contre moi ? s'écria le cavalier.

— Contre vous aussi bien que contre quiconque désobéit à l'autorité suprême du *primer assistente*.

— Il y a une autorité au-dessus de cette autorité suprême, prends-y garde !

— Laquelle ?

— Celle du roi.

— Je ne la connais pas.

— Misérable !

— Le roi est le premier sujet de la loi, et le roi serait à votre place que je mettrais un genou en terre comme je dois le faire devant mon souverain, et qu'un genou en terre, je lui dirais : « Sire, retirez-vous. »

— Et s'il refusait ?

— S'il refusait, j'appellerais la garde de nuit, et je le ferais reconduire avec tout le respect qui lui est dû en son palais de l'Alcazar. Mais vous n'êtes pas le roi ; ainsi, une dernière fois, retirez-vous, ou bien...

— Ou bien ?... répéta le cavalier en riant.

— Ou bien je saurai vous y forcer, monseigneur, continua le garde de nuit en étendant la main pour saisir l'inconnu au collet.

— Misérable ! dit le cavalier en faisant un bond en arrière et en dirigeant la pointe de son épée vers le garde de nuit, va-t'en, ou tu es mort !

— C'est vous qui me forcez à tirer l'épée, monseigneur, dit Mendez. Que le sang versé retombe donc sur vous !

Alors un combat terrible commença entre ces deux hommes, dont l'un était enflammé par la colère, et l'autre soutenu par le droit. Le cavalier était adroit et paraissait expert au plus haut degré dans le maniement de son arme ; mais Antonio Mendez était fort et agile comme un montagnard, de sorte que la lutte se soutint quelque temps sans avantage de part et d'autre. Enfin, l'épée du garde de nuit s'étant engagée dans le manteau de son adversaire, et le malheureux n'ayant pu ramener assez promptement à la parade, celle du cavalier inconnu lui traversa la poitrine. Antonio Mendez jeta un cri et tomba. En ce moment, une légère lueur s'étant répandue dans la rue, le cavalier leva la tête et aperçut à la fenêtre d'une maison en face une vieille femme qui tenait une lampe à la main. Il s'enveloppa promptement de son manteau et s'éloigna avec rapidité sans qu'à son grand étonnement, la vieille poussât un seul cri ; au contraire, la lueur disparut, la fenêtre se referma, et la rue, retombée dans son obscurité, resta dans le silence.

## IV

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale reçut l'ordre de se rendre au palais de l'Alcazar.

Il obéit aussitôt et trouva don Pèdre déjà levé et qui l'attendait.

— Seigneur Pasquale, dit le roi aussitôt qu'il aperçut le *primer assistente*, avez-vous entendu dire qu'il se soit passé quelque chose de nouveau cette nuit à Séville ?

— Non, sire, répondit Pasquale.

— Alors votre police est mal faite ; car, entre onze heures et minuit, un homme a été tué dans la rue de la Candil, derrière la Giralda.

— Cela se peut, sire ; et si le fait est vrai, on retrouvera le cadavre.

— Mais votre tâche, seigneur *assistente*, ne se borne pas à trouver les cadavres ; elle est de découvrir l'assassin.

— Je le découvrirai, monseigneur.

— Je vous donne trois jours ; et souvenez-vous que, d'après nos conventions, vous répondez du vol et du meurtre, argent pour argent, tête pour tête. Allez.

Juan Pasquale voulut faire quelques observations sur la brièveté du délai ; mais don Pèdre sortit de l'appartement sans les écouter.

Le *primer assistente* revint chez lui fort préoccupé de cette affaire et y trouva la garde de nuit qui, ayant le corps d'Antonio Mendez, venait lui faire son rapport. Mais ce rapport ne contenait aucun éclaircissement. La patrouille, en passant par la rue de la Candil, avait heurté un cadavre, et, ayant porté ce cadavre au-dessous d'une lampe qui brûlait sur une place voisine devant une image de la Vierge, elle avait reconnu son chef Antonio Mendez ; mais de l'assassin, aucune nouvelle, la rue de la Candil étant complètement solitaire au moment où le cadavre avait été

retrouvé.

Juan Pasquale se rendit aussitôt sur le lieu de l'assassinat. Cette fois, la rue était pleine de monde, et les curieux étaient rassemblés en demi-cercle devant une borne au pied de laquelle stagnait une mare de sang : c'était là qu'était tombé Antonio Mendez.

Le *primer assistente* interrogea tout le monde ; mais nul n'en savait plus que le juge lui-même. Il entra dans les maisons environnantes ; mais soit qu'ils eussent peur de se compromettre, soit qu'effectivement ils ignorassent ce qui s'était passé, ceux qui les habitaient ne purent lui donner aucun détail. Pasquale revint chez lui, espérant que, pendant son absence, quelque découverte aurait été faite.

On ne savait rien de nouveau ; la garde, interrogée une seconde fois, déclara seulement qu'elle avait trouvé Mendez tenant encore son épée nue, ce qui prouvait qu'il s'était défendu contre son assassin. Juan Pasquale se rendit près du corps, l'examina avec soin. L'épée était entrée au sein droit et était sortie au-dessous de l'épaule gauche : le pauvre Antonio faisait donc bravement face à son ennemi. Mais tout cela ne disait pas quel était son ennemi.

Juan Pasquale passa la journée en conjectures ; mais toutes ces conjectures ne l'amènèrent pas même jusqu'à l'ombre d'une probabilité. La nuit se passa sans rien produire de nouveau. Au point du jour, il reçut l'ordre de se rendre au palais.

— Eh bien, lui demanda don Pèdre, connais-tu l'assassin ?

— Pas encore, monseigneur, répondit Pasquale ; mais j'ai ordonné les recherches les plus actives.

— Tu as encore deux jours, dit le roi.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale passa cette journée en nouvelles recherches ; mais ces recherches, comme celles qui les avaient précédées, furent infructueuses. La nuit vint sans avoir rien amené et s'écoula comme la précédente. Au point du jour, Pasquale fut mandé au

palais.

— Eh bien, lui demanda don Pèdre, qu'as-tu de nouveau ?

— Rien, monseigneur, répondit Pasquale, plus honteux encore de l'inutilité de ses recherches qu'inquiet pour lui-même.

— Il te reste un jour, dit froidement le roi, c'est plus qu'il n'en faut à un juge aussi habile que toi pour découvrir le coupable.

Et il rentra dans son appartement.

Juan Pasquale réunit dans cette journée tous les témoignages qu'il put obtenir ; mais ces témoignages réunis ne jetaient aucun jour sur l'affaire. Tout était bien clair sur la victime ; mais quelque chose que pût faire le *primer assistente*, le côté de l'assassin restait toujours dans l'ombre.

Le soir vint : Juan Pasquale n'avait plus qu'une nuit. Il résolut de visiter une dernière fois le lieu du meurtre, espérant que c'était de ce lieu et de ses environs que devait jaillir quelque clarté. Le meurtre d'Antonio Mendez était déjà oublié, et la pierre, rouge encore, était le seul témoignage qui restât.

Juan Pasquale s'arrêta devant cette dernière trace du crime, qui allait s'effaçant elle-même, comme si tous les indices dussent lui manquer. Il y était immobile et pensif depuis une demi-heure, lorsqu'il crut s'entendre appeler. Il retourna la tête, et, à la fenêtre en face de la maison de Léonor de Haro, il vit une vieille femme qui lui faisait signe qu'elle avait quelque chose à lui dire. Dans la circonstance où se trouvait le juge, aucun avis n'était à négliger ; il s'avança donc sous la fenêtre. Au même moment, une clef tomba à ses pieds, et la fenêtre se referma. Il comprit que la vieille ne voulait pas être vue. Il ramassa la clef et l'essaya à la porte : la porte s'ouvrit. Juan Pasquale entra, et, voulant mettre de son côté le même mystère que la vieille mettait du sien, il referma la porte derrière lui.

Alors il se trouva dans une allée sombre et étroite au bout de laquelle il heurta un escalier. La fenêtre que la vieille avait ouverte était au second ; cet escalier devait naturellement conduire à sa

chambre. Juan Pasquale saisit donc la corde qui servait de rampe et commença de monter les degrés. Arrivé au second étage, il vit une faible lumière qui se glissait à travers une porte entr'ouverte ; il arriva à cette porte, la poussa, et, à la lueur d'une petite lampe de fer, il reconnut la vieille qu'il avait vue à la fenêtre. Elle lui fit signe de fermer la porte. Il obéit ; puis, s'avançant vers elle :

— C'est vous, ma bonne femme, lui dit-il, qui m'avez fait signe de monter ?

— Oui, lui répondit-elle, car je me doutais de ce que vous cherchiez.

— Et pourriez-vous me donner quelques renseignements sur ce que je cherchais ?

— Peut-être bien, si vous jurez de ne pas me compromettre.

— Je vous le jure, et, de plus, je vous promets une récompense considérable.

— Oh ! c'est moins la récompense, qui ne fera pas de mal cependant, car je ne suis pas riche, que le regret de voir un aussi brave homme que vous dans la peine qui m'a décidée ; car nous savons bien que vous n'avez plus que d'ici à demain pour trouver le meurtrier et que, si sa tête ne tombe pas, la vôtre doit tomber à sa place. Or que deviendrait cette pauvre cité de Séville si elle n'avait plus son bon juge ?

— Eh bien, parlez donc, bonne femme ; au nom du ciel, parlez !

— Il faut vous dire, continua la vieille, que la maison en face de celle-ci appartient au comte Salluste de Haro.

— Je le sais.

— Elle était habitée par sa sœur Léonor.

— Je le sais encore.

— Eh bien, la signora avait pour amant un beau cavalier qui venait toutes les nuits enveloppé de son manteau, s'arrêtait devant la maison et frappait trois fois dans ses mains.

— Alors ?

— Alors la porte s'ouvrait, le cavalier entrait et ne ressortait

plus qu'une heure avant le jour.

— Après ?

— Hier au matin, le frère, qui avait sans doute appris l'intrigue, est venu, et il a enlevé sa sœur, ne laissant dans la maison qu'une vieille gouvernante à qui il a défendu d'ouvrir à qui que ce soit, de sorte qu'hier, quand le cavalier est venu, il a trouvé la porte fermée.

— Continue, j'écoute.

— Eh bien, comme cela ne faisait pas son affaire et que la gouvernante, fidèle à sa consigne, ne voulait pas lui ouvrir, il a tenté d'enfoncer la porte.

— Ah ! ah ! violence, murmura Pasquale.

— C'est dans ce moment qu'est venu le pauvre Antonio, qui a essayé de le faire partir ; mais le cavalier n'a rien voulu entendre, et, tirant son épée, il a tué Antonio.

— Sur mon âme, voilà des détails précieux, s'écria Pasquale. Mais ce cavalier, quel est-il ?

— Ce cavalier ?

— Oui, ce cavalier qui venait toutes les nuits.

— Ce cavalier qui a tué Antonio ?

— Sans doute, ce cavalier qui a tué Antonio.

— Eh bien, c'est...

— C'est... ?

— C'est le roi ! dit la vieille.

— Le roi ! s'écria Juan Pasquale.

— Le roi lui-même.

— Avez-vous donc vu son visage ?

— Non.

— Et à quoi l'avez-vous reconnu, alors ?

— À ce que ses os craquent en marchant.

— C'est vrai ! s'écria le juge, j'ai remarqué en lui cette singularité. Femme, tu auras ce soir la récompense promise.

— Et le secret toujours ?

— Toujours.

— Dieu vous garde, alors, mon bon juge ! et ce sera un jour heureux pour moi que celui où j’aurai conservé votre vie, qui nous est précieuse à tous.

Alors Juan Pasquale, prenant congé de la vieille, rentra chez lui et envoya aussitôt un message à l’Alcazar.

C’était une assignation à don Pèdre, roi de Castille, de comparaître, le lendemain, par-devant le tribunal du *primer assistente*.

## V

Le lendemain, au point du jour, Juan Pasquale convoqua le tribunal des ventiquatros sans qu'ils sussent pour quelle cause ils étaient assemblés. Tous étaient dans le grand costume de leur charge, et le *primer assistente* les présidait en silence, la verge de la justice à la main, lorsque l'huissier annonça :

— Le roi !

Tous se levèrent étonnés.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Juan Pasquale.

Ils obéirent, et le roi entra.

— Eh bien, señor *assistente*, dit don Pèdre s'avancant au milieu de cette grave assemblée, quel est votre bon plaisir ? Car vous voyez que je me rends à vos ordres, quoiqu'ils eussent pu m'être transmis avec un peu plus de politesse et de courtoisie.

— Sire, répondit Pasquale, il ne s'agit en ce moment ni de politesse ni de courtoisie, il s'agit de justice ; car, à cette heure, j'agis non point en courtisan du roi, mais en magistrat du peuple.

— Ah ! ah ! reprit don Pèdre ; il me semble pourtant, mon digne maître, que ce n'est pas le peuple, mais que c'est le roi qui vous a mis aux mains cette baguette blanche que vous avez l'air de prendre pour un sceptre.

— Et c'est justement, répondit gravement et respectueusement Pasquale, parce que c'est le roi qui m'a remis cette baguette entre les mains que je dois me montrer digne de l'honneur qu'il m'a fait en me la confiant, et non la déshonorer par une lâche complaisance.

— Trêve de morale ! interrompit don Pèdre ; que me veux-tu ?

— Sire, dit Juan Pasquale, un meurtre a été commis dans la nuit du dernier vendredi au dernier samedi. Votre Altesse le sait bien, puisque c'est elle-même qui me l'a annoncé.

— Après ?

— Votre Altesse m'a donné trois jours pour découvrir l'assassin.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Juan Pasquale en regardant fixement le roi, je l'ai découvert.

— Ah ! ah ! fit le roi.

— Alors je l'ai assigné à paraître à mon tribunal ; car la justice est une, pour les forts comme pour les faibles, pour les grands comme pour les petits. Roi don Pèdre de Castille, vous êtes accusé d'assassinat sur la personne d'Antonio Mendez, chef des gardes de nuit du quartier de la Giralda. Répondez au tribunal.

— Et qui a l'audace d'accuser le roi d'assassinat ?

— Un témoin à qui j'ai juré le secret.

— Et si le roi de Castille nie qu'il soit coupable ?

— Il sera soumis à l'épreuve du cercueil. Le corps d'Antonio Mendez est exposé dans l'église voisine, où il a été conservé dans ce but.

— C'est inutile, dit don Pèdre d'un air léger, c'est moi qui ai tué cet homme.

— Je regrette, répondit Pasquale d'un ton plus grave encore, que le roi de Castille paraisse attacher si peu d'importance au meurtre d'un de ses sujets, surtout lorsque ce meurtre a été commis de sa propre main.

— Doucement, señor *assistante*, reprit don Pèdre, forcé par l'ascendant que prenait sur lui Pasquale de se défendre, doucement, il n'y a pas de meurtre ici, il y a un combat. Je n'ai point assassiné Antonio Mendez, je l'ai tué en légitime défense.

— Il n'y a pas de légitime défense contre un agent de la justice qui accomplit un ordre et exerce ses fonctions.

— Mais peut-être aussi son zèle pour son devoir l'avait-il entraîné trop loin, reprit don Pèdre.

— La loi n'est point si subtile, sire, répondit l'*assistente* d'un ton ferme, et, d'après votre propre aveu, vous êtes convaincu de

meurtre.

— Tu mens, misérable ! s'écria le roi ; je t'ai dit que je l'avais tué, c'est vrai, mais je ne l'ai tué qu'après lui avoir dit de se retirer. L'insensé alors a tiré son épée, et il est tombé après un combat loyal. Tant pis pour lui ! pourquoi a-t-il refusé d'obéir à mes ordres ?

— Parce que c'était à vous, sire, d'obéir aux siens, au lieu d'y opposer une résistance coupable... Oh ! la menace ne m'empêchera point, sire, d'accomplir mes fonctions terribles. Lorsque vous m'avez pris dans mes montagnes sans me demander ma volonté, sire ; lorsque, malgré moi, vous m'avez fait *primer assistente*, c'était pour avoir un juge et non pas un courtisan. Eh bien, vous avez un juge ; répondez donc !

— J'ai dit ce que j'avais à dire. Oui, j'ai tué Antonio Mendez dans un combat ; c'est donc un duel et non pas un meurtre.

— Il n'y a pas de duel, sire, entre un roi et ses sujets. Tant qu'ils sont loyaux et fidèles, rien ne l'autorise à tirer contre eux son épée. Il les a reçus en compte de Dieu, et il en rendra compte à Dieu. D'ailleurs vous saviez que vous vous opposiez violemment à l'exercice de la loi que vous-même vous avez faite ; et votre rang royal, loin d'être une excuse en cette circonstance, aurait dû vous faire comprendre que plus haut vous êtes placé, plus grand devait être l'exemple. Écoutez donc votre arrêt.

Le roi fit un mouvement de fierté. Ses yeux étincelèrent, et il porta la main à la garde de son épée. Juan Pasquale continua :

— Demain à midi, je vous somme, don Pèdre de Castille, de vous trouver sur la place de la Giralda, la plus voisine de l'endroit où le crime a été commis, pour y écouter et subir la sentence que la justice trouvera convenable de prononcer. Si vous espérez dans la miséricorde de Dieu, je vous engage à ne pas manquer à cet appel, mais à vous y rendre avec tous les sentiments qui font la dernière espérance du coupable.

Et ayant ainsi prononcé l'arrêt d'une voix lente, mais ferme, Juan Pasquale fit signe au roi qu'il pouvait se retirer. Après quoi,

il se leva lentement lui-même et sortit de la salle d'audience, suivi des ventiquatros.

Le premier mouvement de don Pèdre avait été la colère, le second fut l'admiration. À cette époque, le roi de Castille était encore dans cette première moitié de sa vie qui lui avait fait donner le titre de justicier ; son cœur était donc accessible à tout grand exemple, et c'était pour lui un exemple inouï et surtout inattendu, au milieu de ses courtisans agenouillés sur son passage, que celui d'un homme osant faire publiquement le procès d'un roi qui n'avait pas exécuté les lois de son royaume. Il se décida donc à obéir à la sommation de l'*assistente* et à comparaître le lendemain, revêtu des insignes du rang suprême, sur la place de la Giralda. Don Pèdre désigna pour l'accompagner Ferdinand de Castro et Juan de Padilla, ne voulant pas d'autre suite afin qu'on ne pût pas l'accuser d'intimidation.

Cependant la nouvelle de ce procès étrange s'était répandue dans Séville et y avait excité une vive curiosité. Cette citation faite au roi et dont nul ne pouvait prévoir le résultat ; cette obéissance de don Pèdre à l'ordre d'un de ses magistrats, lui qui était habitué à commander à tout le monde ; cette fermeté d'un juge, inouïe jusqu'alors et qui, en face, avait si imprudemment bravé l'autorité royale : tout présageait pour le lendemain une de ces scènes solennelles dont les peuples gardent le souvenir. Aussi, dès le point du jour, toute la population de Séville se précipitait vers la place de la Giralda. Quant à don Pèdre, il attendait avec ses deux compagnons l'heure à laquelle il devait comparaître pour entendre la lecture de son jugement. Ceux-ci avaient bien essayé d'obtenir de lui qu'il prît un cortège plus nombreux et une garde armée ; mais le roi avait répondu positivement qu'il désirait que tout se passât ainsi qu'il l'avait ordonné et qu'il n'y eût d'autre garde que celle qui présidait d'habitude aux jugements du *primer assistente* ; seulement, il permit qu'une douzaine de seigneurs le suivissent par derrière, mais sans armes, et après leur avoir fait jurer que, quelque chose qui arrivât, ils ne feraient

rien sans un ordre positif de sa bouche.

À peine le peule le vit-il paraître, qu'il le salua de ces acclamations que les rois sont rarement habitués à entendre. Don Pèdre ne se trompa point à ce témoignage, car ce que le peuple applaudissait en lui, c'était son obéissance bien plus que sa majesté. Il continua donc de s'avancer vers la place de la Giralda ; mais arrivé à une certaine rue, des gardes lui barrèrent le passage et lui indiquèrent un autre chemin. Les seigneurs voulaient continuer nonobstant la défense, mais don Pèdre leur rappela leur promesse et donna l'exemple de l'obéissance en prenant, sans objection aucune, la route indiquée. Les acclamations redoublèrent. Les seigneurs froncèrent le sourcil, car il leur sembla visible, cette fois, que les acclamations étaient une insulte au pouvoir royal abaissé dans leur souverain. Mais don Pèdre demeura impassible, et sa figure n'exprima rien dont ses courtisans pussent s'autoriser pour désobéir. Ils le suivirent donc en silence et arrivèrent ainsi par un long détour à la place de la Giralda. Une enceinte était réservée pour le cortège royal.

Au milieu de la place, adossé au Campanile et sur une estrade élevée siégeait le tribunal des ventriquatros, présidé par Juan Pasquale. À sa droite et formant une des extrémités du cercle était la statue en pied du roi don Pèdre, revêtue des insignes royaux ; seulement, le piédestal avait été masqué par un échafaud, et le bourreau, sa grande épée à la main, se tenait debout sur la plateforme. En face était réservée la place que, avons-nous dit, le roi était venu prendre avec sa suite ; toute l'autre partie du cercle était réservée aux spectateurs. Quant aux intervalles qui se trouvaient à droite entre le tribunal et l'échafaud, et à gauche entre le tribunal et le roi, ils étaient remplis par la garde montagnarde du *primer assistente*.

Aussitôt que le roi parut, un roulement de tambours, rendus plus lugubres par le voile de crêpe qui les recouvrait, se fit entendre et répandit aussitôt dans l'âme des assistants ce sentiment sourd et pénible que l'on éprouve malgré soi dans les circonstan-

ces suprêmes. Don Pèdre n'en fut pas plus exempt que les autres, et les seigneurs qui l'accompagnaient manifestèrent hautement leur indignation ; mais le roi leur imposa silence. Lorsque le roulement eût cessé, l'huissier se leva et appela à haute voix :

— Don Père, roi de Castille.

— Me voici, dit le roi du haut de son cheval : que me voulez-vous ?

— Sire, répondit l'huissier, vous êtes cité pour entendre votre sentence et pour la voir mettre à exécution.

— Insolent ! s'écria Padilla en faisant franchir la barrière à son cheval et en le dirigeant vers l'homme de justice.

— Soldats, dit Juan Pasquale, qu'on amène le cavalier.

— Le premier qui me touche est mort ! cria Padilla tirant son épée.

— Sir Castillan, dit don Pèdre d'une voix ferme et sonore, retirez-vous, je vous l'ordonne.

Padilla remit son épée au fourreau et fit sortir son cheval de l'enceinte. Un grand murmure d'étonnement courut par toute la foule, et la curiosité redoubla.

— Don Pèdre de Castille, dit Juan Pasquale se levant à son tour, vous êtes atteint et convaincu d'avoir commis un homicide volontaire sur la personne du garde de nuit Antonio Mendez lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions ; ce crime mérite la mort.

Il se fit alors dans la foule une exclamation puissante qui dégénéra en un long murmure pareil au grondement d'une tempête. Le peuple lui-même commençait à trouver que le juge allait trop loin.

— Silence ! cria don Pèdre ; laissez le magistrat continuer son office.

On se tut.

— Je prononce donc contre vous, continua avec le même sang-froid Juan Pasquale, la sentence de mort ! Mais comme votre personne est sacrée et que nul que Dieu, qui vous a mis la

couronne sur la tête, ne peut toucher ni à votre tête ni à votre couronne, cette sentence sera exécutée sur votre effigie. Et maintenant que j'ai accompli autant qu'il est en moi le devoir que ma place m'impose, que le bourreau fasse le sien.

Le bourreau leva son épée, et la tête de la statue royale, brisée à la hauteur des épaules, roula au bas de l'échafaud.

— Maintenant, dit Juan Pasquale, que cette tête soit placée au coin de la rue où a été tué Antonio Mendez, et qu'elle y reste pendant un mois en mémoire du crime du roi.

Alors don Pèdre descendit de cheval, et, s'avançant vers Juan Pasquale :

— Très-digne *assistente* de Séville, lui dit-il d'une voix calme, je m'applaudis de vous avoir confié l'administration de ma justice ; car je vois que je ne la pouvais remettre à personne qui la méritât autant que vous. Je vous confirme donc dans les fonctions que vous avez jusqu'à ce jour si loyalement et si impartialement remplies. Votre sentence est juste, qu'elle demeure entière ; seulement, ce n'est point un mois, c'est toujours, que cette tête tranchée par la main du bourreau restera exposée afin qu'elle transmette à la postérité le souvenir de votre jugement.

La volonté de don Pèdre fut exécutée, et, de nos jours encore, on peut voir, au coin de la rue *del Candilejo*, cette tête déposée dans une niche et que le peuple assure être la même qui y fut déposée en l'an 1357 par la main du bourreau.

Voilà la légende de don Pèdre telle qu'elle est racontée par l'historien Zurita dans ses *Annales de Séville*.